

RAYMONDE BEAUDOIN, *La vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune*, Québec, Septentrion, 2014, 168 pages

Robert Laplante

Volume 8, numéro 3, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71917ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

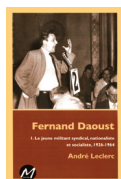
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laplante, R. (2014). Compte rendu de [RAYMONDE BEAUDOIN, *La vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune*, Québec, Septentrion, 2014, 168 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(3), 10–10.

COMBATTANT...

suite de la page 9



UNE NOUVELLE ORIENTATION : DEVENIR DÉPUTÉ !

Le congrès de fondation du Nouveau Parti démocratique (NPD), fin juillet 1961 à Ottawa, donnera lieu à de très durs débats sur le thème des deux nations au Canada. Fernand Daoust y participe activement et sera heureux de voir triompher, à la toute fin, le point de vue des Québécois. À peine un an plus tard, un événement politique majeur viendra interrompre les préparatifs du congrès de fondation du NPD-Québec : le premier ministre conservateur, John Diefenbaker, déclenche des élections qui auront lieu le 18 juin. Cet événement sera le point de départ d'un nouveau projet de carrière pour Fernand Daoust : devenir député. Il s'y investit totalement, comme candidat du NPD dans Maisonneuve-Rosemont, mais, malheureusement, les résultats seront extrêmement décevants. Le NPD recevra moins de 5 % des suffrages au Québec. Fernand fera quand même un peu mieux, avec 16 % des voix.

Devenu minoritaire, le gouvernement Diefenbaker sera rapidement défait en Chambre par l'action du Parti libéral et devra déclencher de nouvelles élections en avril 1963. Fernand Daoust se présentera à nouveau pour le NPD, dans le même comté, et sera encore battu, avec cette fois 18,6 % des voix, le meilleur résultat du parti au Québec.

Quelques semaines plus tard, fin juin, le NPD-Québec tiendra son congrès, non plus de fondation, mais d'orientation. En effet, les différends entre les diverses factions sont trop marqués et les dirigeants du parti préfèrent y aller par étapes. Fernand Daoust présidera ces débats avec tact. Les discussions donneront quand

même lieu à des déchirements entre nationalistes et fédéralistes et la scission du parti deviendra inévitable. À la toute fin, les nationalistes parviendront à créer la formation qu'ils désirent, sans aucune attache avec le NPD fédéral, qui portera le nom de Parti socialiste du Québec (PSQ). Ce dénouement amènera Fernand Daoust, peu de temps après, à délaisser ce nouveau parti et à retourner travailler aux affaires syndicales.

UNE VIE SYNDICALE MOUVEMENTÉE

Le début des années 1960 est une période très mouvementée de la vie syndicale au Québec. La CSN maraude intensément, et avec succès très souvent, les syndicats FTQ. Les rivalités AFL et CIO à l'intérieur de la centrale continuent de plus belle. La FTQ, dont l'effectif est encore très faible, a besoin de plus de pouvoir et réclame du CTC qu'il oblige tous ses syndicats québécois à s'affilier à elle.

Sur le plan politique, le nouveau gouvernement Lesage entreprend de modifier la loi des relations de travail, mais le projet proposé, le *bill* 54, est aussitôt vivement dénoncé par tout le monde syndical au Québec. Devant la menace d'une grève générale sans précédent, Lesage recule et fait des amendements majeurs à sa loi, ce qui satisfait finalement le mouvement syndical.

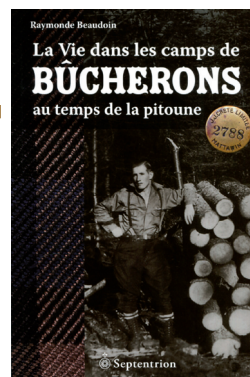
Tous ces événements ont fortement marqué Fernand Daoust et l'ont amené à s'impliquer davantage dans la direction de la FTQ. Sur le plan personnel, il vivra une grande perte. Sa mère décédera le 20 mai 1964.

La carrière de ce combattant est cependant loin d'être terminée. Le tome 2 de cette biographie ne devrait pas ennuyer non plus! ♦

RAYMONDE BEAUDOIN

LA VIE DANS LES CAMPS DE BÛCHERONS
AU TEMPS DE LA PITOUNE

Québec, Septentrion, 2014, 168 pages



C'est un petit livre comme le Septentrion en a le secret : bien fait, pertinent et agréable à lire. Raymonde Beaudoin dresse ici un portrait éminemment juste du métier de bûcheron et de la vie dans les chantiers au cours des trois décennies qu'elle s'est donné l'ambition de couvrir. Bien nourrie de l'expérience de sa propre famille, l'auteure qui, enfant, a accompagné son père dans le bois, a bien su concilier parcours biographique et regard documentaire. Elle n'a pas la prétention d'avoir écrit une monographie anthropologique mais son récit s'en approche singulièrement. Elle décrit avec finesse et précision les divers aspects de la vie et du métier en utilisant bien les témoignages recueillis auprès des acteurs qu'elle a rencontrés. Elle les place en outre fort bien dans un contexte qu'elle campe de manière succincte mais vivante, tirant un excellent parti de la documentation – pourtant rare – qu'elle est parvenue à dénicher.

Après avoir brièvement dressé les grands repères de l'histoire de l'exploitation forestière, Raymonde Beaudoin nous entraîne bien vite au pays de Lanaudière, celui de la sa famille et celui du domaine forestier qu'elle ambitionne de faire connaître. C'est écrit dans une langue simple et claire, le ton est chaleureux et si juste qu'on s'y sent vraiment comme si on y était, dans ces camps de bûcheron. Elle décrit d'abord la ressource – les billots, la pitoune – et ses usages, ce qu'elle représente pour le bûcheron comme pour l'industrie. Vient ensuite la description du camp, de sa construction, de ses aménagements rustres et rudimentaires, et elle donne à voir la façon qu'on l'habite. On ne s'étonnera pas de la voir insister sur l'importance de ce lieu central qu'est la cookerie et sur le rôle-clé de ceux et celles qui y officient pour nourrir les appétits gargantuesques des hommes qui triment d'une étoile à l'autre. Les menus reproduits en annexe donnent une bonne idée de l'ordinaire.

Le récit est à son meilleur dans la description, faite en collant au plus près le récit du père, du métier lui-même, et des techniques de bûchage à la mitaine ou à la garde. Sont également fort bien rendus la répartition des rôles et la division du travail. Le *showboy*, les guidis, les mesureurs, les inspecteurs et charroyeurs sont bien situés dans leurs tâches et dans la chaîne des opérations qui finit avec la drave, ce métier extrêmement

dangereux pratiqué par des hommes d'exception. Les observations sont fines et le propos admiratif, mais sans complaisance. Il n'est pas question ici de romantisme : l'auteure veut témoigner sans enjoliver, le métier était dur. Mais la vie dans les chantiers avait aussi ses bons moments. Le chapitre sur les divertissements et les soirées de menteries et de musique est bien rendu, agrémenté d'une annexe où sont reproduits les textes de quelques chansons typiques. Les quelques pages consacrées à la langue des chantiers sont magnifiques mais trop brèves, tant la richesse d'expression est grande et bien éloignée des habituels lieux communs sur les sacres et les jurons.

C'est sans aucun doute dans le chapitre sur les salaires que l'ouvrage laisse le plus clairement voir ses limites. L'auteur reste sans aucun doute trop proche des évaluations de son propre père, un bûcheron assez exceptionnel si l'on en juge par le récit qui est fait du rendement de son travail et des gages que cela lui valait. Dans les faits, la littérature scientifique a fort bien établi que les modes de rémunération étaient conçus pour instrumentaliser la culture de la force et du métier. Cela pouvait profiter aux bûcherons qui savaient montrer force, endurance et technique, mais c'était voulu pour tirer le maximum de rendement en suscitant l'émulation et la compétition entre les hommes. Dans l'ensemble le bûcheron était mal payé. Cela n'a peut-être pas été le cas de son père qui s'est estimé bien traité par la Consolidated Paper corporation, comme le relate une Raymonde Beaudoin qui évoque néanmoins les changements qu'a provoqués la montée de la syndicalisation. On ne lui tiendra pas rigueur de ne pas s'être lancée dans une discussion serrée de la condition économique du forestier. On comprend qu'elle voulait d'abord faire voir le métier de bûcheron et saluer ceux qui l'ont honoré. C'est réussi.

Robert Laplante